IV

TRADITION ET APPORT PERSONNEL DANS L'ŒUVRE DE CICÉRON

PAR K. KUMANIECKI
Professeur à l'Université de Varsovie

SOMMAIRE. — *Cicéron philosophe n'était pas seulement un traducteur, du fait que sa philosophie était intimement liée tant à sa vie personnelle qu'aux problèmes, le touchant de très près, de la république romaine en décadence, et qu'elle était en harmonie avec les idéaux traditionnels de la* virtus *romaine. Pour ce qui est de l'apport à la théorie de la rhétorique, Cicéron n'est pas non plus un simple transmetteur des idées grecques, il est au centre de la bataille pour le style de l'éloquence romaine contre la manière de l'école d'Asie et pour la réalisation de l'idéal de l'écrivain : maniement des trois styles : sublime* (sublime), *tempéré* (moderatum), *simple* (tenue) *pour réaliser le* decorum (τὸ πρέπον) *et la* varietas (ποικιλία).

Parlant des éléments traditionnels dans l'œuvre de Cicéron, on doit distinguer deux problèmes : le premier a trait aux idées dont Cicéron était l'héritier, le second aux formes littéraires continuées et enrichies par lui. Le monde d'idées qui a façonné la personnalité de Cicéron était extrêmement riche. C'étaient avant tout les idées du monde de la « nobilitas » romaine, milieu dans lequel Cicéron avait été élevé dès sa première jeunesse, les idées de la « virtus, gravitas, mos maiorum » romaines, ou celles du droit romain qu'il a étudié chez Scævola Augur et Scævola le Grand Pontife. Parallèlement à ce monde d'idées traditionnel, s'en affirmait un autre, celui des idées puisées chez les Grecs[1]; enfant déjà, Cicéron avait pris connaissance de l'épicurisme, des opinions de la nouvelle Académie et de celles des stoïciens et des péripatéticiens, et toute sa vie il ne cessera d'étudier la philosophie grecque. Jeune homme, il a connu, lors de son séjour à Smyrne, la théorie grecque de Polybe sur la meilleure constitu-

1. Cf. P. Boyancé, *Cicéron et son œuvre philosophique : R. É. L.*, t. XIV, fasc. 1, 1936, p. 289.

tion de l'État, et de toute sa vie il ne s'est séparé des œuvres de Dicéarque. Le fait qu'il ait donné dans son œuvre une telle place aux idées de la philosophie grecque ne peut certainement pas être considéré comme quelque chose de tout à fait naturel dans ce monde de la « nobilitas » romaine. Plutarque[1] raconte que les compagnons de Cicéron l'appelaient dédaigneusement « grécisant ». Nous savons aussi que Cicéron, qui, comme il le dit dans le *De officiis* 1,1 : *semper cum Graecis Latina coniunxit*, s'efforça toute sa vie de donner droit de cité aux idées grecques, tout d'abord dans l'*Hortensius*[2], ensuite dans l'introduction au deuxième livre des *Académiques*[3], puis dans l'introduction du *De finibus*[4] et dans les *Tusculanes*[5], et nous savons que ce ne fut pas sans peine.

Il n'est pas aisé cependant de répondre à la question de savoir à quel point Cicéron a personnellement contribué à ce processus de pénétration des idées grecques chez les Romains. A en juger d'après la lettre du 21 mai de l'an 45 à Atticus, écrite à l'époque où il composait les *Académiques* et le *De finibus*, on pourrait croire qu'il se bornait uniquement à une élaboration stylistique dans la langue latine de pensées grecques. Comme Atticus s'inquiétait de savoir si Cicéron serait capable de rendre en latin les idées des philosophes grecs, celui-ci lui répondit (*Att.* 12, 52, 3) : *De lingua latina securi es animi. Dices qui talia conscribis*? Ἀπόγραφα *sunt; minore labore fiunt; verba tantum affero, quibus abundo.* A ce témoignage de Cicéron bornant sa contribution personnelle uniquement à l'aspect stylistique, on peut en opposer d'autres. A peu près un mois après la lettre citée ci-dessus, Cicéron, ayant terminé les *Académiques*, écrit avec fierté à Atticus (13, 13, 1) : *Libri quidem exierunt — nisi forte me communis* φιλαυτία *decipit — ut in tali genere ne apud Graecos quidem simile quidquam.* Vu le manque de textes grecs originaux, on ne peut aujourd'hui constater si l'orgueil de l'auteur s'exprimant en ces termes : « que

1. Plut., *Cic.* 5.

2. *Tusc.* 2, 4 : Nos autem universae philosophiae vituperatoribus respondimus in Hortensio (cf. *De fin.* 1, 1, 2).

3. *Ac.* 2, 2, 5 : Sunt enim multi qui omnino Graecas non ament litteras, plures qui philosophiam, reliqui qui etiam si haec non improbent, tamen earum rerum disputationem principibus civitatis non ita decoram putent.

4. *De fin.* 1, 1, 1 : Nam quibusdam et iis non admodum indoctis, totum hoc displicet philosophari.

5. *Tusc.* 5, 2, 6 : Ac philosophia quidem tantum abest ut proinde ac de hominum est vita merita laudetur, ut a plerisque neglecta a multis etiam vituperetur.

même chez les Grecs il n'y a pas d'œuvre semblable », est entièrement fondé. D'autre part cependant, il ne nous est pas permis, étant donné la déclaration expresse de l'auteur, de refuser une certaine originalité à son œuvre, bien que nous ne sachions pas jusqu'où elle était poussée. S'il est admis de faire des suppositions, nous ne nous tromperons sans doute pas quand nous affirmerons que Cicéron, n'apportant rien de nouveau à la querelle de la quatrième et de la cinquième Académie, était cependant le premier qui ait clairement présenté dans les *Académiques* la nature de cette querelle. Il se peut que, puisque Philon, peu de temps après la parution du *Sosos* d'Antiochos d'Ascalon dirigé contre lui, est mort sans y avoir répondu, il n'y avait pas dans la littérature grecque d'œuvre qui présentât si clairement la querelle de Philon et Antiochos, et l'originalité de Cicéron consisterait justement dans la façon claire de la présenter. Mais les *Académiques* ne sont pas la seule circonstance où Cicéron souligne son originalité. Ayant écrit sa célèbre *Consolation*, il remarque, bien qu'elle soit basée sur le petit traité de Crantor[1] Περὶ πένθους, et peut-être aussi inspirée par Antiochos d'Ascalon[2], qu'il a réalisé quelque chose que personne avant lui n'avait fait, notamment une consolation adressée à lui-même (*Att.* 12, 14, 3 du 8 mars 45) : *quin etiam feci, quod profecto ante me nemo ut ipse me per litteras consolarer.* L'originalité, ici, consisterait donc dans la nouvelle forme littéraire de consolation exprimée dans des lettres adressées à lui-même[3]. Il faut ajouter que les nombreux exemples puisés dans l'histoire romaine[4] dont il les illustrait constituaient également une originalité. Cicéron parle aussi avec fierté de cette originalité dans le troisième livre du *De officiis*. Si dans les deux premiers livres il s'inspirait de Panétius, bien qu'il prévînt qu'il ne le traduisait pas, le fil du raisonnement et les exemples illustrant la thèse dans le troisième livre où il exposait le conflit entre *honestum* et *utile* étaient originaux[5]. Et bien qu'il ait sans aucun

1. Cf. Plinius, *praef.* 22.
2. K. Svoboda : *Listy Filologicke*, XLVI, 1919, p. 70.
3. G. Przychocki : *Ciceroniana*, *Eos*, XXIII, 1918, p. 16, sq.
4. *De div.* 2, 9, 22 : clarissimorum hominum nostrae civitatis exitus in Consolatione collegimus.
5. *De off.* 3, 7, 34 : hanc partem relictam explebimus nullis adminiculis, sed ut dicitur, Marte nostro neque enim quicquam est de hac parte post Panactium explicatum, quod quidem mihi probaretur, de iis quae in manus meas venerunt.

doute profité également dans le troisième livre du petit traité du disciple de Panétius, Hécaton[1], et des *Kephalaia* d'Athénodore Calvus[2], son degré d'originalité devait cependant être notable. Il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant à cela. Le conflit entre *honestum* et *utile* devait particulièrement intéresser Cicéron qui, toute sa vie, devait avoir à choisir entre l'un et l'autre. Et ce qui est très significatif ici, c'est que Cicéron ait inséré une discussion sur la mort de César[3] et constaté que, si le meurtre appartient en principe à la catégorie des actes criminels, l'assassinat d'un tyran non seulement n'est pas un crime, mais une action honnête et, par cela même, utile.

Malgré ces quelques déclarations de Cicéron sur son originalité, auxquelles il serait difficile de ne pas donner foi, il est clair que son but n'était pas de créer des systèmes philosophiques originaux, mais de faire connaître aux Romains le trésor de la philosophie grecque. Et, bien que dans la lettre citée il ait appelé ses œuvres des transcriptions des Grecs, Cicéron en réalité n'était pas uniquement un traducteur servile de la philosophie grecque[4], ne serait-ce que parce qu'il s'en est pénétré et l'a profondément vécue, et que, dans les moments de doute et de désastres politiques, c'est en elle justement qu'il cherchait non seulement la consolation[5], mais des règles de conduite. Il a écrit son premier traité philosophique, la *Consolatio*, étant bouleversé par la mort de sa fille ; après le désastre politique[6], défaite aussi bien personnelle que pour tout le camp de la « nobilitas », il a écrit les *Paradoxa Stoicorum*, où il prêche entre autres que « la vertu seule peut rester inébranlable ». Il est aussi très significatif qu'au moment du désastre il s'est intéressé surtout au problème de la vertu, qui doit suffire à

1. Cf. *Off.* 3, 23, 89.
2. *Att.* 16, 11, 4.
3. *Off.* 3, 1, 19 : Saepe enim tempore fit, ut quod turpe plerumque haberi soleat, inveniatur non esse turpe. Exempli causa ponetur aliquid quod pateat latius. Quod potest maius esse scelus quam non modo hominem sed etiam familiarem hominem occidere? Num igitur se astrinxit scelere, si qui tyrannum occidit quamvis familiarem? Populo quidem Romano non videtur qui ex omnibus praeclaris factis illud pulcherrimum existimat. Vicit ergo utilitas honestatem? Immo vero honestas utilitatem : honestatem utilitas secuta est.
4. Cf. H. Fuchs, *Ciceros Hingabe an die Philosophie* : *Museum Helveticum*, XVI, 1959, p. 1-28.
5. Cf. H. Fuchs, *Ibid.*, p. 19.
6. K. Kumaniecki, *Ciceros Paradoxa Stoicorum und die römische Wirklichkeit* : *Philologus*, 101, 1957, p. 114-134.

tout, au mépris de la mort, à l'idéal du sage maître de lui et inaccessible à la souffrance, dont il a tracé le tableau dans le cinquième livre des *Tusculanes*. Il ne s'intéressait pas moins aussi au problème du destin et de la gloire [1], en tant qu'intimement lié à sa vie, comme à celui de l'amitié dont il traite dans le *De amicitia*, ou à celui de la vieillesse dans le *De senectute*. Cette circonstance, justement, que les questions de philosophie grecque qu'il traite se liaient si intimement à sa vie et à la vie de la république, explique ce cachet personnel spécifique de ses œuvres philosophiques. Le problème de l'indépendance acquise par la vertu, celui de l'exil, du conflit entre *honestum* et *utile*, le problème de la pérennité de telle constitution de l'État, le problème de la liberté intérieure conservée sous un gouvernement tyrannique, le problème de la guerre juste, le problème de l'assassinat de César — ce sont pour Cicéron autant de questions actuelles, liées à sa vie personnelle comme à celle de la république romaine, et qu'il aborde non seulement dans ses œuvres philosophiques, mais aussi dans sa correspondance intime [2]. C'est pourquoi le *De republica*, bien que basé sur les théories grecques, n'est pas un traité sur l'État idéal, comme les Grecs en écrivaient, mais un traité de la république romaine considérée dans une certaine réalité historique ; c'est pourquoi le *De legibus* n'est pas une œuvre sur les lois idéales en général, mais sur la législation romaine.

A ce qui vient d'être dit se rattache de près le fait que Cicéron était loin d'être uniquement un rapporteur objectif et froid des idées de la philosophie grecque, mais qu'il avait des sympathies et antipathies déterminées pour certaines orientations philosophiques. Point n'est besoin de s'étendre sur son aversion non équivoque pour la philosophie matérialiste épicurienne ; c'est un fait généralement connu. Il est cependant caractéristique que son admiration pour les théories académiques se bornait uniquement aux problèmes de la théorie de la connaissance ; du moment où le scepticisme académique pouvait menacer les fondements idéologiques de l'État ou de la religion romaine, Cicéron s'avérait un stoïcien des plus purs. Je choisirai deux exemples parmi tous

1. Cf. F. A. Sullivan, *Trans. Am. Phil. Ass.*, LXXII, 1941, p. 382 sqq ; A. D. Leeman, *Gloria, Cicero's Waardering van de Roem en haar Achtergrond in de hellenistiche Wijsbegeerte en de Romeinse Samenleving*, Rotterdam.

2. Cf. K. Kumaniecki, *op. cit.*, p. 119 sq.

ceux qui illustrent cette thèse. Comme on le sait, dans le *De natura deorum* l'académicien Cotta combat d'une manière virulente aussi bien les idées épicuriennes de Velleius que les opinions stoïciennes de Balbus sur la nature de la divinité. Dans la dernière phrase du traité, c'est Cicéron lui-même qui prend la parole et constate (3, 40, 95) : *Haec cum essent dicta, ita discessimus, ut Velleio Cottae disputatio verior, mihi Balbi ad veritatis similitudinem videretur esse propensior.* Ainsi donc, au fond, de toute cette discussion c'est la doctrine d'Épicure sur la non-ingérence des dieux dans la vie de l'homme qui sort vaincue — puisque Cotta a réussi à convaincre l'épicurien Velleius — alors que la thèse stoïcienne de la providence divine régissant le monde, violemment combattue par Cotta, n'a pas été condamnée par Cicéron, mais reconnue comme *ad veritatis similitudinem propensior.* Nous trouvons l'explication de cette attitude de Cicéron dans le *De divinatione*, particulièrement dans ces mots de Quintus (1, 5, 8) : *Cotta... studio contra Stoicos disserendi deos mihi videtur funditus tollere.* Supprimer les dieux et saper par cela même l'une des institutions des plus importantes de l'État romain, c'est ce que Cicéron ne voulait faire à aucun prix, et c'est pourquoi il a nettement pris position contre l'attitude de Cotta qui exprimait les idées de Clitomaque et de Philon. Le second exemple[1] est aussi éloquent : Furius Philus, devant, dans le *De republica*, exposer les idées de Carnéade qui niait l'existence du sens de la justice inné à tout homme, souligne clairement au début que ce qu'il dira n'est pas l'expression de ses propres convictions et que la nécessité seule l'oblige à prendre en défense de telles opinions « indignes[2] ». Il est évident que Cicéron voulait ainsi non seulement souligner l'aversion de Furius, mais la sienne propre, pour la thèse de Carnéade ; ceci ressort d'autant plus clairement si l'on considère avec quelle ardeur il présente dans ce même traité, par la bouche de Laelius, les idées stoïciennes sur la nature de la justice.

On comprend facilement que Cicéron faisait siennes et propageait avec ardeur celles des idées grecques qui pouvaient aisément s'harmoniser avec les idées traditionnelles de la *virtus* ro-

1. V. Pöschl, *Römischer Staat und griechisches Staatsdenken bei Cicero*, p. 127.
2. *De rep.* 3, 5, 8 : praeclaram vero causam ad me defertis, cum me improbitatis patrocinium suscipere voltis.

maine[1]. C'est pourquoi, dans l'introduction au premier livre du *De republica*, il combattait le mot d'ordre épicurien λάθε βιώσας, et lui opposait la notion de la vertu stoïque active, s'exprimant dans l'action pour le bien de tous. Combien caractéristique et typiquement romaine est la pensée exprimée par Cicéron dans cette même introduction[2], quand il place les hommes politiques au-dessus des philosophes, car les premiers acquièrent la vertu dans l'action, alors que les autres ne font qu'en discuter ! C'est pourquoi il penche pour la conception stoïcienne de la providence divine régissant le monde, pour la conception stoïcienne du pneuma embrassant le monde et auquel l'âme humaine participe, pour la conception d'un sens inné de la justice et d'un instinct inné de sociabilité ; l'idée d'une récompense qui attend après la mort ceux qui ont mérité de la patrie lui est aussi extrêmement chère.

Cependant, tout en étant si profondément pénétré des idées de la philosophie grecque qu'il propageait si ardemment, Cicéron est resté jusqu'à la fin de sa vie un Italiote pour qui les idéaux de la « virtus Romana » traditionnelle n'étaient pas moins chers que les idées des philosophes grecs. Idéalisant l'époque de l'ancienne république romaine et des anciens grands Romains dans la personne de Caton ou de Scipion, il croyait fortement à la puissance du « mos maiorum[3] ». Il allait même si loin qu'il admettait que « les Romains avaient surpassé les Grecs par leur génie inventif et perfectionné ce qu'ils avaient reçu d'eux[4] ». Un amour profond des traditions de l'ancienne Rome, visible dans presque chaque page de ses œuvres, confère à celles-ci un cachet spécifiquement romain. La perfection avec laquelle il a su caractériser le vieux Caton dans le dialogue *De la vieillesse*, ainsi que les silhouettes d'Antoine et de Crassus, représentants de l'ancienne génération, au cours des discussions du *De oratore*, donne à réfléchir. Ces hommes d'État éminents étaient pour lui des modèles dignes d'être imités, et c'est la raison pour laquelle il mettait consciemment en relief la « gravitas » romaine qui leur était parti-

1. Cf. Karl Jax, *Ciceros Zugeständniss an die nationale Reaktion gegen den griechischen Kultureinfluss : Ciceroniana*, Roma, 1959, I, fasc. 1, p. 153.
2. *De rep.* 1, 2, 2.
3. Cf. J. Vogt, *Ciceros Glaube an Rom*, p. 34 sq.
4. *Tusc.* 1, 1 : meum semper fuit iudicium omnia nostros aut invenisse per se sapientius quam Graecos aut accepta ab illis fecisse meliora.

culière, l'opposant à la frivolité des « grécisants[1] ». Un fait également remarquable, c'est que les exemples dont il illustrait les thèses de la philosophie grecque étaient pour la plupart puisés dans l'histoire romaine, et sa connaissance profonde de la culture et de la philosophie grecques n'a fait que l'aider à créer de magnifiques monuments de la culture romaine. Ses œuvres ont réalisé l'union idéale « Graecorum cum Latinis ».

Ainsi donc, la romanité de Cicéron et son originalité dans la façon de transmettre aux Romains contemporains la pensée grecque se manifestaient non seulement dans sa prédilection pour certaines idées de la philosophie grecque et son aversion pour d'autres, et dans l'harmonisation de ces idées avec les idéaux de l'ancienne Rome, mais également dans la forme littéraire. Car si, par exemple, il a emprunté aux Grecs la forme du dialogue, il l'a façonné à sa propre manière, conservant la vraisemblance et la couleur locale de la période historique qu'il faisait revivre[2]. Nous trouvons chez lui des Romains parfaitement caractérisés, vivant sur la terre italique qu'il chérissait, à Arpinum, Tusculanum ou Cumanum.

On ne doit pas non plus oublier que Cicéron était rhéteur. Qu'il ait rhétorisé et relevé, par son style, les raisonnements des philosophes grecs, on peut s'en rendre compte en comparant les traités des Épicuriens, de langue sèche et de forme toute scientifique, à la manière dont Cicéron a exprimé leurs doctrines. Les *Paradoxa Stoicorum* montrent comment il savait rendre accessibles aux Romains, par des procédés de rhétorique, les raisonnements grecs : les dissertations logiques des stoïciens y ont été remplacées par une argumentation puisée dans la diatribe et abondamment illustrée par des exemples de l'histoire romaine[3]. C'est certainement à lui-même que pensait Cicéron quand il affirmait[4] que la langue latine est plus riche que la grecque. Il faut d'ailleurs remarquer que, sous la plume de Cicéron, les pensées grecques se paraient, comme par enchantement, de la « gravitas » romaine. Il en était de même dans la traduction d'Aratos, où le sérieux et

1. Cf. K. Jax, *op. cit.*, p. 154.
2. Cf. Ph. Levine, *Cicero and the literary dialogue* : *Class. Journ.*, LIII, 1958, p. 146-151.
3. Cf. K. Kumaniecki, *op. cit.*, p. 122.
4. *Fin.* 1, 3, 10 : sed ita sentio et saepe disserui Latinam linguam non modo non inopem, ut vulgo putarent, sed locupletiorem etiam esse quam Graecam.

le pathétique romain ont pénétré dans le texte du poète traduit[1].

L'ambition de Cicéron ne se bornait pas uniquement au désir de vulgariser la philosophie grecque ; dès sa première jeunesse déjà il pensait à transmettre aux Romains la théorie grecque de la rhétorique. Il est significatif que, jeune homme de vingt ans, sans aucune expérience rhétorique, il composait son traité *De inventione*, dont il avait honte plus tard[2], compilant divers manuels grecs : déjà alors il voulait écrire quelque chose de plus profond et de plus sérieux qu'un simple manuel de rhétorique ; suivant l'exemple de son maître Philon, qui, d'ailleurs, avait introduit dans son école l'enseignement de l'éloquence, il lui avait assigné un rôle inférieur à celui de la philosophie qui était pour Cicéron « la directrice de toutes choses ». Ces préoccupations philosophiques distinguaient cette œuvre de jeunesse de Cicéron des autres manuels de rhétorique contemporains, écrits en grec, et de la rhétorique latine *Ad Herennium*, simples recueils de règles. Dans le *De inventione* on remarque l'influence visible de l'académicien Philon[3] dont Cicéron adopte pleinement le probabilisme dans l'introduction au livre I, ne présentant pas ses affirmations comme certaines, mais uniquement comme « les plus vraisemblables ». On voit également dans ce même traité l'influence du stoïcien Posidonius dans la partie sur la formation de la culture (1, 2, 2). Ce traité de jeunesse sur les principes de rhétorique est séparé par une période de trente ans du magnifique *De oratore*. Au cours de ces années, Cicéron avait acquis sa riche expérience de la vie et atteint les sommets de l'éloquence romaine basée sur une excellente connaissance des théories rhétoriques grecques.

De même que le *De republica* ou le *De legibus*, le *De oratore* est une œuvre essentiellement romaine. Les nobles romains qui y mènent la discussion expriment plus d'une fois leur mépris pour les disputes faites à la manière grecque[4], et les règles de la rhétorique grecque sont presque exclusivement illustrées par des exemples puisés dans la pratique de la vie romaine et du forum. Ce forum justement constituait pour Cicéron une magnifique école d'éloquence et lui a donné, en dehors de la connaissance par-

1. Cf. K. Büchner, *Real-Enc.*, s. v. Tullius, Stuttgart, 1939, Sp. 1241.
2. Cf. *De or.* 1, 1, 5.
3. Cf. Philippson, *Real-Enc.*, s. v. Tullius, Sp. 1104.
4. Cf. *De or.* 2, 14, 18 et 2, 54, 217.

faite de la théorie grecque qu'il possédait déjà, cette riche expérience qui lui a permis de créer une œuvre en somme bien supérieure à la sécheresse des manuels grecs. Dans le *Brutus*, Cicéron raconte en détail comment, dans sa jeunesse, il se rendait chaque jour au forum pour y écouter les orateurs et connaître les traits caractéristiques de leur éloquence. Aussi, rien d'étonnant qu'il soit devenu avec le temps un excellent connaisseur de l'histoire de l'éloquence romaine, comme en témoigne le *Brutus* écrit en 46. Traité complètement original, sans précédent dans la littérature romaine, basé sur une analyse personnelle des discours des orateurs anciens jusqu'aux temps contemporains de Cicéron. Doué d'un éminent sens critique, Cicéron a voulu être objectif dans ses appréciations et ne pas les faire dépendre de sa sympathie personnelle ou de l'appartenance des orateurs à tel camp politique ou à tel autre. On le voit ne serait-ce que dans l'appréciation portée sur les discours de Tibérius Gracchus et Gaius Carbo qu'il considère comme d'excellents orateurs, bien qu'il ait de nombreuses réserves[1] à faire sur leurs convictions politiques.

Cependant le *Brutus* n'est pas seulement une histoire de l'éloquence romaine. On y entend résonner des accents polémiques dirigés contre la nouvelle orientation de l'éloquence propagée sous le mot d'ordre de la simplicité attique. Cicéron livre une bataille en règle contre cette tendance antipathique dans l'*Orator* et le petit traité *De optimo genere oratorum*. Ainsi donc, dans ses œuvres rhétoriques, plus encore peut-être que dans les philosophiques, Cicéron est non seulement le rapporteur des théories grecques, mais il s'engage dans une lutte acharnée pour le style de l'éloquence romaine, et réalise sur ce point un programme précis ; par cela même, ses œuvres se placent bien au-dessus des manuels grecs. Et comme toujours, son expérience personnelle imprime ici aussi à son œuvre un cachet spécifique. Dans le *De oratore* les anciens nobles Antoine et Crassus sont pour lui en quelque sorte un symbole de l' « ancienne bonne époque », symbole qu'il considère avec envie ; en comparaison avec elle, la réalité contemporaine lui semblait âpre et amère. Dans le *Brutus* nous retrouvons la même atmosphère. Cicéron mentionne sans cesse ceux qui ont péri dans

1. Cf. *Brutus*, 27, 103 : Utinam in Ti. Graccho Gaioque Carbone talis mens ad rem publicam bene gerendam fuisset, quale ingenium ad bene dicendum fuit !... Sed fuit uterque summus orator.

la guerre civile ; il considère Hortensius [1] comme heureux de n'avoir pas vu la chute de la république, il plaint Brutus de ce que le sort tragique de la république ne lui ait pas permis de développer son talent [2]. Dans les discussions résonne une note de regret non seulement sur la fin de l'époque d'une éloquence brillante, mais aussi sur la fin de la république.

Il reste encore à parler du problème de l'apport personnel de Cicéron dans ce domaine de l'éloquence où il passait pour un modèle inégalable. Il doit son instruction élémentaire, théorique et pratique — de même que de nombreux nobles contemporains [3] — à des maîtres grecs, ce qui d'ailleurs, à l'époque de la jeunesse de Cicéron, ne constituait pas encore une règle générale et obligatoire [4]. De plus, comme tous les autres jeunes hommes désireux d'embrasser la carrière politique, il écoutait les discours prononcés au forum, complétant ainsi son éducation théorique. Celui qui a fait sur lui la plus forte impression c'est Hortensius, plus âgé que lui de huit ans, et dont l'éblouissante manière asianique soulevait l'enthousiasme général des jeunes. Cicéron doit à Hortensius [5] non seulement le style luxuriant de sa jeunesse, mais aussi une certaine façon pratique de faire entrer les auditeurs dans la pensée du discours en leur présentant les *divisiones* [6] ou, comme nous dirions aujourd'hui, le plan, ainsi que les résumés du discours de l'antagoniste et du sien. Cicéron s'est servi de cette méthode d'Hortensius déjà dans son premier discours *Pro Quinctio* [7]. Ce discours et le suivant, *Pro Roscio Amerino*, sont écrits, comme on le sait, dans la manière asianique. Ensuite, une réaction se produit, qui a son origine dans le désir de Cicéron de créer un style personnel. En lisant ses *Verrines* ou ses *Catilinaires*, nous oublions généralement que le nouveau style classique de la période cicéronienne est né d'une lutte acharnée de tous les jours avec le matériel des mots, et qu'il est le résultat d'un effort conscient mené durant de longues années. Cet effort ne consistait pas seulement en ce qu'il devait surmonter ses habitudes dans

1. Cf. *Brutus*, 96, 329.
2. Cf. *Brutus*, 97, 331.
3. Cf. Helmut Rahn, *Cicero und die Rhetorik* : *Ciceroniana*, I, fasc. 1, 1959, p. 169.
4. Cf. *De orat.*, 2, 1, 1.
5. Cf. *Brutus*, 90, 307 ; *Ibid.*, 64, 230.
6. Cf. *Brutus*, 88, 302.
7. Cf. *Pro Quinctio*, 10, 35.

le domaine d'une technique défectueuse contractée dans sa jeunesse — la *pronuntiatio* — en quoi l'a grandement aidé son maître Molon de Rhodes, qui avait su dompter son exubérance juvénile[1], mais aussi en ce qu'il devait rejeter la monotonie de la manière asianique. Cicéron s'est fixé un nouvel idéal stylistique qui s'exprimait dans une application appropriée de trois styles : noble, modéré et modeste, dans la dépendance du sujet. L'idéal de Cicéron devient, contrairement à celui d'Hortensius, *id quod decet*, autrement dit le πρέπον grec. C'est pourquoi, comme il le constate dans l'*Orator*[2], il s'est servi dans le procès civil de Caecina du style modeste, dans le discours *pro lege Manilia* du style modéré, et dans la défense de Rabirius du style noble. Mais là ne se borne pas la question. Cicéron tend aussi à animer le plus possible ses discours en y introduisant ces trois genres de styles simultanément, mais toujours en rapport avec le *quod decet*, c'est-à-dire avec le sujet. Il introduit là un second élément nouveau, la *varietas* ou ποικιλία grecque. Cicéron le souligne expressément dans l'*Orator* (30, 108), quand il écrit : *Nemo enim orator tam multa ne in Graeco quidem otio scripsit, quam multa sunt nostra eaque hanc ipsam habent, quam probo, varietatem.* C'est Démosthène surtout qui, d'après Cicéron, approchait de cet idéal de *decorum* et *varietas*, mais même lui ne l'a pas pleinement atteint[3]. Cicéron non plus ne l'a pas réalisé à la perfection. Se comparant à Démosthène, il parle de lui-même en termes très modestes[4]; il explique son infériorité par le fait que Démosthène avait d'excellents modèles dans ses grands prédécesseurs, alors que lui, il n'en avait aucun, car il était le premier parmi les Romains qui ait tenté de réaliser le postulat du πρέπον et de se servir des trois styles (*Or.*, 30, 106) : *Ieiunas igitur huius multiplicis et aequabiliter in omnia genera fusae orationis aures civitatis accepimus easque nos primi, quicumque eramus et quantulumcumque dicebamus ad huius generis dicendi audiendi incredibilia studia convertimus.* Dans l'*Orator*, écrit vers la fin de sa vie, Cicéron apprécie critiquement ses premiers discours de jeunesse, prononcés dans le style asianique, mais il

1. Cf. *Brutus*, 91, 316.
2. Cf. *Orator*, 29, 101.
3. Cf. *Orator*, 29, 104.
4. Cf. *Orator*, 30, 105 : vides profecto illum multa perficere, nos multa conari, illum posse, nos velle, quocumque modo causa postulet, dicere.

signale que déjà alors il se servait parfois du style modeste, ce qui annonçait son futur idéal stylistique[1] (*Or.* 30, 108) : *Ipsa enim pro Roscio iuvenilis redundantia multa habet attenuata quaedam etiam paullo hilariora, ut pro Avito pro Cornelio compluresque aliae.* Sans nier que dans le discours *Pro Roscio Amerino* on trouve déjà des passages écrits dans le style modeste, il faut constater que Cicéron n'atteint la pleine maîtrise dans l'emploi des divers styles et de la *varietas* que dans les *Verrines*[2]. Il est très caractéristique qu'à partir de 69, année de la publication des *Verrines* et du consulat d'Hortensius, Cicéron note dans le *Brutus* (93, 319) la décadence de l'éloquence d'Hortensius et sa propre victoire sur lui. Il l'explique d'une part par la paresse d'Hortensius[3], et de l'autre surtout par le mode asianique dans lequel il s'obstinait, qui pouvait convenir à un jeune, mais non à un homme fait[4] et qui a accédé aux plus hautes dignités. La faute d'Hortensius était que, malgré son âge avancé, il n'avait pas changé : *remanebat idem nec decebat idem*[5], et c'est pourquoi il avait provoqué lui-même sa chute : *sic Hortensi vox extincta fato suo est*[6].

Cicéron cependant, au contraire d'Hortensius, ne restait pas le même — *non remansit idem* — mais il tentait de perfectionner son art et, finalement, obtenait la première place sur le forum. Aussi bien par un pathos élevé faisant couler les larmes des auditeurs, que par un récit calme, simple et naturel, par une ironie mordante comme par un humour paisible, par la violence de l'invective où chaque mot portait comme par un trait d'esprit élégant, il a atteint l'idéal du *decorum* et celui de la *varietas*, et a créé un style qui avant lui n'existait pas dans la prose latine.

K. KUMANIECKI.

1. Cf. *Orator*, 30, 108.
2. Cf. L. Laurand, *Études sur le style des discours de Cicéron*, Paris, 1907, p. 338.
3. Cf. *Brutus*, 93, 320.
4. Cf. *Brutus*, 95, 326.
5. Cf. *Brutus*, 95, 327.
6. Cf. *Brutus*, 96, 328.